

JAN WAGNER

Les Variations
de la citerne

poèmes traduits de l'allemand et présentés par
Julien Lapeyre de Cabanes et Alexandre Pateau

ACTES SUD

AVANT-PROPOS DES TRADUCTEURS

Un gros barbeau, encore humide des eaux du Rhin, de l'Ill ou de la Bruche, sa robe d'écaillés aux nuances bronze et or couchée sur la paillasse, ventre blanc en l'air, élastique et obscène comme un calamar, à la lueur d'une chandelle peut-être, ou d'une lumière du Nord, égale et douce comme celle des ateliers. Autour, quelques accessoires qui sentent la science à la Descartes et l'arrachage de dents : dictionnaires à dos de cuir, panier à poissons, flacons, pincés, encrier, plume, chiffons ensanglantés, enfin quelques indices que cette scène est au passé, sinon déjà antique ; puis un instant, soudain, où la nature morte s'anime, l'éclair froid d'un scalpel dans la main d'un génie. Voilà Büchner qui "prépare" un barbeau, à Strasbourg, tel que Jan Wagner, dans son discours de réception du prix éponyme, en 2017, choisit de représenter le dramaturge qui n'a jamais écrit de vers, mais disséquait les poissons comme pas deux – avec à l'esprit une autre lame, moins poétique et plus glaçante, qui fit tomber, entre autres, la tête d'un certain Danton. Ou plutôt : voilà comment surgissent des tableaux quand on lit Jan Wagner.

Tableaux vivants, miniatures fourmillant de bruits et de reflets, où le regard, aiguisé comme un scalpel, met à nu le détail, l'isole, l'illumine, le fait scintiller comme un bijou précieux dont il révèle

chaque facette ; autant d'images qui jaillissent, de métaphores qu'on file pour tisser un monde, si bien que l'ensemble, pris dans l'entêtant kaléidoscope du poète, vient à former un univers. L'objet au centre du tableau, son prétexte, son point de départ, celui qui donne son titre au poème ? Peu importe – si, quand même, c'est un objet d'étude, mais choisi avec tendresse dans un bestiaire sans grands monstres, et pourtant aussitôt légendaire : ânes siciliens, dauphins, moucheron, élan, basset, koalas, hibou, yack, loutre, carpes koï... Ou plus humbles encore, quelques fruits, quelques pousses rugueuses et mal-aimées : arroche, mûres, morille, ficus, égopode ou angélique, prunelles, fleurs du chardon... Mais puisque tout s'anime, que tout, chez Jan Wagner, devient oiseau, forêt, navire ou étoile qui le guide, on partira aussi de vrais objets, de préférence les plus simples : serviettes, savon, balles de tennis, tasses, clou, draps...

On ne saurait néanmoins réduire la poésie de Jan Wagner à une naïve célébration de la "nature", ni à une série de variations, si inspirées fussent-elles, sur des "objets du quotidien" ou ceux d'une encyclopédie qu'on passerait à la loupe. Car ce qui guide ses poèmes est un instinct plus profond : c'est le mouvement du "je" sensible qui cherche à capter, en plongeant dans sa mémoire personnelle et les rêves qui la colorient (les souvenirs d'enfance et de voyage constituent le vrai terreau des *Variations*), les courants de fond des mythes universels. Ses poèmes sont toujours une réflexion sur la littérature, une mise en abyme du poète, spectateur exigeant et relecteur inventif de cette immense bibliothèque qu'est le monde, où les objets doivent correspondre avec les mythes, les araignées avec les cathédrales, le présent prosaïque avec le passé biblique, le cadre des tableaux avec les paraboles qu'ils figurent, où tout devient *réflexion* : le cosmos est un miroir de l'intelligence poétique. Il y a les bibliothèques, les tableaux de Canaletto, les centaures au bord du fleuve, Lazare ressuscité

dans une boulangerie, les cimetières de Sarajevo, une crypte à Dublin, le pied de saint Benoît, le vent de Nouvelle-Zélande, les martyrs qu'on voit en peinture dans les musées, derrière chaque chose une énigme, un sens à révéler ; le protégé anguillard devient Homère, la citerne au fond du jardin est un baril de Styx, le puits noir d'un Narcisse impossible, à la fin le poète se dessine en homme-ruche, immobile statue bardée d'une toison d'abeilles...

Mais alors, dira-t-on, où est l'angoisse chère aux poètes, où sont les cris de rage ou de détresse ? Malgré le scalpel, tout cela ne manque-t-il pas un peu de sang et de tripes ? Il y a en effet chez Jan Wagner, grand connaisseur de son art (il est également traducteur de poésie contemporaine et éditeur de poésie ancienne), une telle maîtrise des formes classiques, une telle virtuosité dans la façon de jouer avec celles-ci, une telle gourmandise dans l'invention, enfin, disons-le, un tel talent, que l'on a parfois, en le sentant écrire, une impression de sérénité désinvolte, comme si tout cela n'était qu'un jeu brillant, un défi parfaitement mais trop artistement relevé. Ce serait mal en juger : l'inquiétude métaphysique est là, tout entière exprimée dans l'effort acharné de la conscience qui s'empare d'un objet pour lui donner une forme nouvelle, satisfaisante, accomplie mais toujours ouverte, source de nouveaux questionnements, susceptible de nouveaux perfectionnements. Tâche sisyphéenne, aussi exaltante qu'impossible, comme celle du disciple, dans le poème "tasses", qui voit chacune de ses tentatives brisée par l'impitoyable main du maître céramiste, jusqu'à se voir autorisé à façonner... un broc. Songeons alors que Jan Wagner n'a jamais été que poète, il n'a jamais voulu être autre chose, que depuis ses trente ans (il en a quarante-sept), et sans doute bien avant, il se consacre entièrement à la poésie, publiant assez peu, qu'il ne vit que d'elle et a vécu en conséquence – dans notre monde, cela vaut bien une coupe ! Oui, il y a une certaine folie classique,

une sorte de générosité tragique dans l'entreprise de Jan Wagner – nul doute qu'elle fascinera ses lecteurs autant qu'elle a enthousiasmé ses traducteurs.

Un mot sur la traduction, donc : on dit souvent que la poésie est intraduisible ; c'est sans doute vrai, ça ne l'est jamais vraiment. Celle de Jan Wagner, aussi complexe, riche et subtile soit-elle – ou peut-être parce qu'elle l'est – nous a facilité la tâche : la jubilation que nous avons éprouvée en la lisant s'est retrouvée dans l'œuvre de la traduire. Le foisonnement attise l'ardeur, d'autant plus quand il est si bien concentré ; on tient l'objet, la table de travail est là, on allume toutes les lumières, les outils scintillent, on se retrousse les manches, on sait qu'on va se salir les mains et y passer des heures, on devine qu'on ne les sentira pas passer. Jeux de rimes et fausses rimes, variations métriques, transcriptions de noms de plantes, animaux, objets, dissection puis recomposition d'images et de symboles : le passage de l'allemand au français de chaque poème s'est avéré un labeur minutieux, artisanal, mais formidablement créatif, guidé par la volonté de faire des tableaux aussi riches, intrigants et puissants que ceux de Jan Wagner, sans en trahir le détail de la scène ni la couleur d'ensemble, dans une autre langue, le français. Nous espérons y être parvenus, et pouvoir donner à lire une poésie fidèle, en souffle et en beauté, à celle que nous avons eu l'immense plaisir de faire passer dans notre langue.

JULIEN LAPEYRE DE CABANES et ALEXANDRE PATEAU

PS EN FORME D'ENVOI

Nous avons à cœur de placer, en épigraphe de ce recueil, la version originale du poème qui inaugure les *Regentonnenvariationen*.

Composé comme un sonnet classique, mais se jouant déjà imperceptiblement de la métrique et de la rime, le petit tableau du “*giersch*” a grandement contribué à la popularité de Jan Wagner par-delà le Rhin, proliférant de bouche à oreille telle l’ombellifère qu’il dépeint.

En Allemagne, il suffit d’avoir tant soit peu la main verte pour frémir à l’évocation du *giersch*, seule appellation désignant cette plante envahissante et terriblement tenace, belle indésirable qui projette secrètement ses rhizomes sous la terre pour s’épanouir en vénéneuses fleurs blanches. Or, en français, l’*Aegopodium podagraria* collectionne les petits noms : son appellation la plus commune, dérivée du latin, est l’égopode podagraire, ou “pied de chèvre”, d’après la forme bifide de ses folioles, mais on la connaît aussi sous le nom d’herbe aux goutteux (ses vertus diurétiques étaient jadis prisées pour guérir la goutte), d’herbe de saint Gérard – ou de petite angélique.

D’où un premier problème, et de taille, pour le passage en langue française : ayant posé d’emblée le principe d’une traduction cherchant à reproduire non seulement le sens, le *fond* du poème, mais aussi son apparence, sa *forme* – retrouver en français une métrique et un schéma de rimes (ou fausses rimes) aussi stricts et harmonieux que possible –, toute la recomposition allait fatalement dépendre de l’appellation botanique choisie.

Et c’est ainsi que, à la fois par jeu et par défi, nous avons voulu proposer ici deux versions distinctes de “*giersch*”, chacune se déployant, se ramifiant à partir de son identité phonétique propre. Mais au lieu de travailler ensemble à ces deux traductions, comme nous l’avons fait pour le reste du recueil, l’idée nous a vite séduits de proposer chacun une version toute personnelle, égoïste pour ainsi dire, nourrie des échos et des affinités que nous allions tisser, l’un avec *égopode*, l’autre avec *angélique*.

Ce poème, que l'on découvrira d'abord dans sa forme d'origine, et les deux réécritures qui viennent le prolonger n'illustrent-ils pas à merveille et comme en germe toute l'esthétique, la philosophie et pour ainsi dire le programme de Jan Wagner, lui qui se plaît tant à plonger plantes, êtres et choses dans son prodigieux liquide révélateur ? Peut-être pourrait-on, avant de laisser lectrices et lecteurs fouler les premières herbes du jardin, redire avec Marcel Proust cette tendre alchimie à laquelle seuls savent se livrer les plus grands poètes :

Et comme dans ce jeu où les Japonais s'amuse à tremper dans un bol de porcelaine rempli d'eau de petits morceaux de papier jusque-là indistincts qui, à peine y sont-ils plongés s'étirent, se contournent, se colorent, se différencient, deviennent des fleurs, des maisons, des personnages consistants et reconnaissables, de même maintenant toutes les fleurs de notre jardin, tout cela qui prend forme et solidité, est sorti de ma tasse de thé.

I

giersch

*nicht zu unterschätzen: der giersch
mit dem begehren schon im namen – darum
die blüten, die so schwebend weiß sind, keusch
wie ein tyrannentraum.*

*kehrt stets zurück wie eine alte schuld,
schickt seine kassiber
durchs dunkel unterm rasen, unterm feld,
bis irgendwo erneut ein weißes wider-*

*standsnest emporschießt. hinter der garage,
beim knirschenden kies, der kirsche: giersch
als schäumen, als gischt, der ohne ein geräusch*

*geschieht, bis hoch zum giebel kriecht, bis giersch
schier überall spriest, im ganzen garten giersch
sich über giersch schiebt, ihn verschlingt mit nichts als giersch.*

égopode

ne pas le prendre à la légère : l'égopode
podagraire, le nom pose l'ego – partant
les fleurs, blanches et planantes, prudes
comme les rêves d'un tyran.

revient toujours comme une antique coulpe,
mande ses prodromes
dans l'ombre sous les plates-bandes, la pelouse,
jusqu'à ce qu'explose un nouveau pôle

d'indiscipline blanche. englobe le dépôt,
les bordures, les planches, les pommiers : égopode
comme spume épandue, qui sans gronder s'impose,

galope, grimpe aux portes, pour que l'égopode
partout s'épande au potager, que l'égopode
d'égopode épaulé le gobe, englouti d'égopode.

Version de Julien Lapeyre de Cabanes